

était trop plein, elle s'en alla pleurer librement sur le tombeau de sa mère.

Gilbert et Léonie en connaissaient trop bien le chemin.

Avec l'heureuse insouciance de leur âge, ils couraient gaiement dans l'asile des morts, ils y jouaient, ils riaient et folâtraient, tandis que Clarisse, agenouillée ou assise sur le marbre, se livrait sans contrainte à toute l'amertume de sa douleur.

Les enfants, ce jour-là, furent surpris de voir une nouvelle couronne appendue au grillage de fer :

— Maman, demanda Gilbert, es-tu donc venue sans nous ?

— Non, répondit Clarisse, et je ne sais qui a mis là cette couronne.

— Ce doit être Marcelle, dit aussitôt Léonie, car elle est venue ici l'autre jour, tu sais bien, avec la bonne.

Léonie disait la vérité.

C'était en effet Marcelle qui, suivant son projet, avait rendu à la tombe de la mère de Pierre-Paul une pieuse visite.

Mais Clarisse était bien loin de pouvoir le supposer :

— Plût à Dieu, pensa-t-elle, que la fille d'Emilien vint prier sur cette tombe, comme je vais prier, moi, sur celle de sa mère.

Et, posant un baiser au front de Léonie, elle dit aux enfants :

— Jouez sans bruit et surtout ne vous éloignez pas.

Puis, pendant deux heures entières, elle s'oublia devant le tombeau de sa famille, abîmée dans ses douleurs de mère, de fille et d'épouse, priant avec ferveur, pleurant sans retenir ses larmes et demandant secours à Dieu. Son exaltation s'accrut par degrés ; elle s'était remise à genoux, ses lèvres murmuraient ses pensées, elle s'offrait en victime, elle implorait le salut de son mari et de ses enfants, — celui de Marcelle surtout.

— Seigneur ! disait-elle, daignez accepter comme un sacrifice les tourments que j'endure, mais préservez-nous des pièges de notre ennemi ! Inspirez-moi ! guidez-moi ! Prenez pitié d'elle ! Permettez qu'elle soit enfin ma fille ! ou, si vous me refusez sa tendresse, accordez-moi, au moins, de souffrir seule !

Or, pendant que Clarisse priait ainsi, un jeune paysan de Bretagne, qu'accompagnait un

beau chien, venait d'être conduit par un gardien dans la grande allée voisine.

— Le tombeau que vous demandez, lui dit l'employé du cimetière, est celui où vous voyez cette jeune dame.

— Merci ! dit Pierre-Paul en donnant un écu à son guide ; laissez-moi seul maintenant.

Rentré à son auberge, il avait pris le parti d'écrire une lettre à Emilien, et il lui envoya, sous la même enveloppe que sa lettre, celle de Corentine, que, dans son trouble, il ne lui avait point remise. Après quoi, sans perdre un instant, il s'était fait conduire au cimetière Montmartre, car, d'après la nourrice de Marcelle, c'était là qu'il devait aller se renseigner pour retrouver les traces de sa sœur Clarisse.

— Mais sa sœur, sa sœur Clarisse, n'était-ce point cette jeune femme qui priait et pleurait sur le tombeau de la famille !... Quelle autre que Clarisse eût pu prier et pleurer ainsi ?...

L'émotion de Pierre-Paul était un mélange de joie et de douleur, de piété filiale et de respect. Il s'approcha d'un pas silencieux, suspendit au grillage une ancre couronne, plia le genou et récita une courte prière pour sa mère, ses frères et ses sœurs. Mais ses regards ne purent se détacher de Clarisse. Il entendit ses gémissements et ses sanglots ; il distingua même quelques-unes des paroles entrecoupées qui lui échappaient.

Se relevant alors sans bruit, il se tint appuyé contre la grille en se répétant les imprécations de Corentine, de Joseph son père, de Gervais, et enfin de Marcelle, contre Paris, la ville de malheur.

— Clarisse, ma sœur Clarisse est donc malheureuse aussi !... Elle vous implore, mon Dieu ! elle demande secours !... Et dans votre miséricorde, vous m'envoyez vers elle ; ô mon Dieu ! soyez béni !

Au moment où le jeune gars rendait au Ciel ses ferventes actions de grâces, une chaise de poste, où était attaché déjà le porte-manteau du baron Vincent de Minalès, s'arrêtait rue de Richelieu.

Le baron en descendit.

Il allait s'élaner au deuxième étage, quand il vit remettre au concierge par un commissionnaire la double lettre de Pierre-Paul et de Corentine :

— C'est de la part d'un jeune paysan ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Très bien ! inutile de monter, je me charge de cela !

La lettre fut interceptée.

— Toujours à point nommé ! Je suis en veine de bonheur ! pensa l'aventurier ; — et là-dessus il entra chez Emilien : — Nous sommes prêts, n'est-ce pas, mon cher ? Allons ! ne perdons pas une minute ; nous souperons sur la route d'Italie. Appelez votre fille et partons ! Ah ! mon excellent ami, que ne suis-je mon neveu ! ou plutôt que n'ai-je vingt ans de moins, car votre romanesque enfant est bien la plus charmante jeune personne qu'on puisse voir !.....

XXXIX.

FRÈRE ET SŒUR.

S'il y a un trait commun aux habitants de Paris et à ceux de la Bretagne, c'est le culte des morts et la religion des tombeaux.

Le Parisien se découvre toujours devant un convoi qui passe ; il regarderait comme une profanation de marchander sur les onéreux tarifs de l'administration des pompes funèbres et s'obère, pour de longues années parfois, afin de faire rendre dignement les derniers devoirs à ses proches. Les plus pauvres s'efforcent d'acheter des concessions perpétuelles de terrains, la misère noire peut seule les empêcher de faire ce pieux sacrifice ; enfin, nulle part au monde les cimetières ne sont entretenus avec plus de soin et de respect.

Quant aux Bretons, personne n'ignore jusqu'où va leur dévotion pour les morts. Les morts sont de toutes les fêtes et de toutes les réunions de famille ; ils ont en outre leurs fêtes spéciales que les communes locales ont multipliées en Bretagne plus qu'en aucun autre pays de la chrétienté. La place des morts est réservée au foyer domestique ; les âmes des trépassés sont attendues avec recueillement à certains jours, à certaines heures, et la foi la plus vive ôte tout caractère lugubre à ces croyances populaires. Enfin, si les cimetières ne sont point parés en quelque sorte, comme ceux de Paris, les croix de bois, les branches de buis bénit et les ossuaires témoignent de la sollicitude des populations pour les déponilles mortelles des défunts.

La haute Bretagne, terrain d'alluvion qui n'a

guères de cachet particulier, et où le paysan, comme nous l'avons dit déjà, n'a d'autres mœurs que les mœurs générales de la campagne, ne le cède pas, en ceci du moins, aux cantons où se sont le mieux conservés les us et coutumes caractéristiques du temps d'autrefois.

Pierre-Paul avait été élevé dans la vénération des morts ; Clarisse la Parisienne avait une foi longuement éprouvée par l'infortune.

Pierre-Paul contemplait sa sœur et reconnaissait en elle les traits de la famille Roverin. Malgré son impatience, il attendit et attendit longtemps qu'elle eût achevé sa douloureuse prière.

Plantiau, avec son admirable instinct, se gardait bien de faire le moindre bruit. De même que son jeune maître, il avait les yeux fixés sur Clarisse, et le frémissement de sa queue indiquait en l'intelligent animal une joie singulière, comme s'il eût pressenti qu'aux larmes et aux sanglots allaient succéder d'inexprimables transports de bonheur.

Trois heures sonnèrent aux horloges des environs. Gilbert prit aussitôt la main de sa petite sœur ; les deux enfants vinrent à la fois embrasser leur mère. Plantiau aboya enfin. Clarisse leva la tête ; ses regards rencontrèrent ceux de Pierre-Paul, dont la ressemblance avec Gilbert la frappa soudain :

— Ma sœur Clarisse ! ma chère sœur ! reconnaissez en moi votre frère ! dit le jeune paysan en courant à elle.

— Vous, mon frère !... Non ! c'est impossible ! murmura la jeune femme en reculant, toute tremblante d'espoir, n'osant en croire ni ses yeux, ni ses oreilles.

— Je suis votre frère Pierre-Paul, le fils de Joseph Roverin, votre frère, le fils de celle qui dort sous ce marbre ! Et leurs âmes doivent se se réjouir à cette heure en nous voyant réunis après dix-sept longues années de séparation et d'oubli.

— Pierre-Paul serait vivant ? vous seriez Pierre-Paul ?

— Vous faut-il des preuves ? Prenez ces papiers, lisez, voyez, croyez-moi !

— Non ! non ! je ne doute plus de mon bonheur ! O mon frère ! tu es vivant !... tu es dans mes bras !... s'écriait enfin Clarisse avec ivresse.

Plantiau aboyait et bondissait ; il léchait les mains de Gilbert, il se roulait aux pieds des enfants qui, tout joyeux de la joie de leur mère,

appelaient déjà Pierre-Paul leur oncle et voulaient aussi être embrassés.

Pierre-Paul leur demanda leurs noms et les embrassa encore. Ensuite, il dit brièvement qu'ayant atteint sa majorité depuis peu de jours, il faisait le voyage de Paris dans le but exprès de retrouver sa sœur Clarisse, dont tous les Roverin de Saint-Loup désiraient connaître le sort.

— Ma sœur, ajouta-t-il, tu as des amis et de bons amis plein le bourg ; tu as un frère qui n'a cessé de penser à toi. Il te trouve malheureuse, il t'a entendu gémir ; de quoi souffres-tu ? parle ! Raconte-moi ton histoire ; dis-moi ce que tu es, ce que tu fais, quel nom tu portes, quel est le père de tes enfants ? Serais-tu veuve ou maltraitée par ton mari ? serais-tu pauvre ? car je sais, moi, depuis ma tendre enfance, ce que c'est que la misère en habit noir et en robe de soie. Il est une brave et digne femme en notre pays, qui m'a renseigné à ce sujet, avant même que j'eusse lu les mémoires de notre malheureux père ; mais apprends tout de suite qu'en Saint-Loup tu es à ton aise et que je te dois compte de l'héritage de Mathieu Roverin, notre aïeul. Pourquoi ne nous as-tu jamais écrit ? Comment a-t-on pu te faire croire que je fusse mort ? Je t'écoute Clarisse ; ensuite je te raconterai ma vie, je te confierai mes secrets et je te supplierai de m'aider à ton tour.

Clarisse, essuya ses larmes, s'assit sur un banc exposé au soleil et abrité du vent. La température était douce quoique l'on fut en plein hiver ; les enfants, chaudement vêtus, se placèrent entre leur jeune oncle et leur mère, qui commença, comme nous avons commencé nous-même, par le récit de la vente à la criée.

Presque aussitôt Pierre-Paul l'interrompit.

On allait vendre le piano de notre mère, dit-il, et tu te précipitas sur ce meuble précieux !

— Tu t'en souviens encore ?

— Oui, ma sœur, je te vois vêtue de noir, maigre, chétive, éplorée, serrant dans tes petits bras cet instrument qui te fut arraché sans doute ?

— Non ! tu le verras chez moi ! dit Clarisse. La noble femme qui m'a recueillie et m'a servi de mère me l'a conservé pieusement.

— Que Dieu la protège à jamais !... Mais hâte-toi de m'apprendre son nom pour que je la vénère et que je la bénisse chaque jour.

— Elle s'appelait alors la marquise de Ponthervé ; elle se nomme aujourd'hui la comtesse de Lersant.

— La comtesse de Lersant ! murmura Pierre-Paul d'une voix étouffée ; mais à peine Clarisse eut-elle parlé d'Emilien Durantais que, se levant avec indignation : — Plus de doute, s'écria-t-il, c'est donc toi, Clarisse, qui es la marâtre de Marcelle ? C'est toi qui fais son malheur et le mien ? Était-ce donc ainsi que je devais retrouver ma sœur ?

Clarisse resta muette devant ces reproches ; heureusement, avant qu'elle eût eu le temps de les comprendre, Pierre-Paul était à ses genoux, lui prenait les mains et lui demandait pardon :

— Je suis injuste et Marcelle est injuste comme moi ! je t'ai entendue quand tu priais, ô ma sœur ! Je vois que Marcelle ignore même que tu sois une Roverin ! je devine que vous vous aimez et vous vous redoutez à la fois faute de vous connaître !... Si tu savais en quels termes Marcelle nous parlait de son ardente sympathie pour toi ! si tu savais combien elle a été désolée de recevoir l'ordre de te cacher encore ses secrets et les miens !... mais toutes nos douleurs vont avoir un terme. Tu vas me faire rentrer comme ton frère dans cette maison d'où ton mari vient de me faire chasser comme un laquais !...

— Toi, chassé de notre maison aujourd'hui ! tout à l'heure !

— J'allais dire à M. et à Mme Durantais que par la naissance, l'éducation et la fortune, je suis l'égal de Marcelle, que nous nous aimons depuis notre enfance !...

— Mais où donc vous êtes-vous connus ? interrompit Clarisse.

— A Saint-Loup, notre village à tous deux.

— Votre village à tous deux ! répéta Clarisse ; Emilien ni Marcelle ne m'ont jamais parlé que d'un endroit appelé Lavignais qu'habite Coarentine.

Pierre-Paul devint pensif ; sa sœur ajouta :

— Tout à l'heure je songeais à écrire à cette noble femme que j'estime, que j'aime et que je voulais appeler à mon aide ; mais te voici !... je suis heureuse !

Le jeune Breton reprit avec force :

— Plus je vais, plus je m'aperçois qu'on n'a cessé de te faire des mystères ou des mensonges, plus je sens qu'un fatal génie a pris à tâche de nous désunir. Lavignais est le hameau principal de notre paroisse, Coarentine y habite à la vérité, qu'importe ! Tu aurais dû savoir aussi que nous demeurions dans le même pays. L'on t'a dit et prouvé que j'étais mort ; l'on t'a laissé

ignorer que ton mari est du même village que ton père ; à l'époque de votre mariage il te cachait qu'il était veuf et avait une fille ; on t'a constamment empêchée de te mettre en relations avec ta famille bretonne, et l'on n'a jamais dit à Marcelle que tu es née Roverin !...

— J'ai cru qu'elle le savait ! s'écria Clarisse ; ah ! pourquoi ne lui ai-je jamais raconté notre histoire.

— Elle te croit fille de la comtesse de Lersant.

— Ismène n'a pas dix ans de plus que moi.

— Marcelle et Coarentine elle-même n'ont pas pris garde à son âge ! Laisse-moi continuer. Lors de la grande maladie de Marcelle, une lettre très importante de Coarentine ne parvint pas à son père.

— Je m'en souviens ! je m'en souviendrai toujours ! murmura douloureusement Clarisse.

— Je dis, moi, que cette lettre a été soustraite. Enfin, peu de mois après, il s'est trouvé un scélérat qui a voulu noyer Marcelle. Et chacun au pays s'est rappelé aussitôt que son subrogé tuteur avait refusé de vendre ses propriétés en Saint-Loup. Des soupçons horribles ont plané sur le propre père de Marcelle, et plus tard sur sa femme !...

— O mon Dieu !... Coarentine, en effet, me l'a donné à entendre ; mais où veux-tu en venir Pierre-Paul ? Achève !...

— Le hasard est aveugle et ne calcule pas ses coups ; tantôt contraire, tantôt favorable, il détruit le lendemain son œuvre de la veille. Tout ce que je viens de dire se tient par un lien secret ; je reconnais là, ma sœur, la persévérance d'un ennemi !...

— Tu as raison, dit la jeune femme avec épouvante.

— Emilien Durantais, ton mari, est un honnête homme ; Coarentine, qui ne ment jamais, n'a cessé de l'affirmer. S'il est faible, irrésolu, défiant, opiniâtre, il aime sa fille, il aime sa femme ; il voudrait votre bonheur.

— Oui, Pierre-Paul, il nous aime, mais !...

— Tu hésites. Oh ! ne crains rien, je serai discret. De quel ennemi parlais-tu dans ta prière ? Quel est le misérable qui a capté l'esprit d'Emilien ? Apprends-moi, ma sœur, sur qui doivent se porter nos soupçons.

— Sur un homme qui se fait appeler le baron Vincent de Minalès !

— Dieux ! s'écria Pierre-Paul, Marcelle nous

a écrit qu'il ressemble au mendiant du pont de la Grainée !

— Serait-ce donc l'assassin ? murmura Clarisse avec horreur.

La jeune femme et son frère échangèrent un regard profond.

Puis se levant, ils allèrent visiter ensemble la tombe de la mère de Marcelle, avant d'achever de se renseigner l'un l'autre sur leur histoire passée.

Clarisse tout à coup saisit violemment le bras de son frère :

— Hâtons-nous ! dit-elle. Cet homme t'a vu ; il te craint peut-être. Il voulait partir pour l'Italie avec mon mari et Marcelle. Oh ! ne perdons plus un instant ! Si, par malheur, il profitait de mon absence, je désespérerais de les sauver.

— Ton mari ne partira point, répondit Pierre-Paul avec calme, il nous attend, il va m'accueillir à bras ouverts ; il sait tout, lui aussi, maintenant, puisqu'il doit avoir lu ma lettre et celle de Coarentine.

Mais Emilien ne les avait pas reçues, tant le baron de Minalès, avait eu la main heureuse, en arrivant à point nommé, plus d'une heure avant que Pierre-Paul, Clarisse et ses enfants, ne fussent sortis du cimetière Montmartre.

Clarisse pourtant s'était rassurée aux paroles de son frère ; le cœur rempli de joie, le front radieux, elle s'appuyait au bras du jeune paysan de Bretagne.

Plantian les suivait en folâtrant ; il jappait et bondissait de plaisir. Les passants étaient forcés de remarquer sa souplesse, sa belle mine, son poil noir et lustré sur lequel brillait un beau collier de cuivre aux armes de Beauval, son allure dégagée, sa force musculaire et son air intelligent.

— Sapristi ! voilà un chien de bonne maison ! fit admirativement un fossoyeur dont la remarque arracha un sourire à Pierre-Paul.

— Bourgeois ! lui demanda le cocher de fiacre presque au même instant, où allons nous, s'il vous plaît ?

— Rue Richelieu, encore !... Et vite !... bien vite !

— O mon Dieu ! que de bonheur ! disait Clarisse ravie, mon frère, mon mari et Marcelle me sont rendus à la fois ! Oh ! je veux dès ce soir vous conduire tous chez Ismène, afin qu'elle partage ma joie infinie !

— Moi, me présenter dans ce costume chez

une grande dame du faubourg Saint-Germain, un soir de réception ; y songes-tu, Clarisse ?

— Tu es beau, mon frère ! tu t'exprimes avec distinction, ton costume, bien supérieur, d'après moi, aux ridicules habits noirs de nos élégants, est en tous cas celui d'un homme de cœur ! Oh ! sois tranquille, tu seras reçu par le comte et la comtesse avec honneur comme tu le mérites. Et d'ailleurs tu es connu, aimé et estimé de la famille Beauval qui doit s'y trouver....

— Si Marcelle t'avait écoutée ce matin, dit Pierre-Paul, elle n'eût pas refusé de te suivre, et ce soir, même sans mon arrivée à Paris, vous auriez enfin su l'une et l'autre toute la vérité.

— Marcelle ne voulait pas venir, répondit Clarisse ; au seul nom d'Eugène de Beauval, Emilien l'eût autorisée à rester sans me dire pourquoi ; mais, grâce au ciel, Pierre-Paul tu es ressuscité pour nous, te voici ! et enfin je suis heureuse !

— Et moi, Clarisse, et moi, comment exprimer ce que j'éprouve ! Tu vis, je te retrouve, tu es la mère de Marcelle, le bonheur de ma vie entière est assuré, je suis au comble de mes vœux.

Le souvenir sinistre du baron de Minalès était bien loin des pensées de Clarisse et de son frère. Ils s'abandonnaient à leurs impressions les plus douces, Gilbert et Léonie les écoutaient en souriant, et Plantiau, couché à leurs pieds faisait entendre un sourd grognement de plaisir.

Cependant, chez Emilien Durantais des scènes d'un caractère fort différent s'étaient rapidement succédé ; car, là se trouvait un homme qui avait un intérêt de vie et de mort à briser comme un verre fragile toutes les espérances de Pierre-Paul et de sa sœur.

Alors aussi la comtesse de Lersant, gravement préoccupée de la situation de Clarisse, se proposait, pour y mettre un terme, de se charger de l'avenir de Marcelle.

« *Noblesse oblige.* » Le comte de Lersant, qui devait plus que l'opulence à son aimable compagne, approuva noblement des projets dignes de cette devise. Il avait à se reprocher d'avoir autrefois précipité le mariage de Clarisse avec Emilien Durantais ; il se regardait comme l'auteur des maux dont elle avait tant souffert. — Charge par Ismène de se renseigner sur le futur mari de sa fille d'adoption, il n'aurait point dû se fier à la légèreté de M. le baron de Minalès et

à quelques jeunes gens sans consistance. C'était à lui de découvrir qu'Emilien avait été marié une première fois et qu'il était père de Marcelle. — Et puisque cette Marcelle ne cessait d'être un obstacle au bonheur de la jeune femme, il trouvait juste de l'en délivrer, fût-ce au prix des plus grands sacrifices. D'ailleurs il s'intéressait vivement à Clarisse dont la résignation, la simplicité, le dévouement et le courage, l'avaient souvent ému. Son cœur était ainsi d'accord avec sa conscience. Il loua les intentions d'Ismène, promit de les seconder et fut même cause des premières ouvertures faites à M. de Beauval par la nouvelle famille de Suzanne.

La comtesse de Lersant venait de passer dans son salon, lorsque lui fut annoncée la visite du vieux gentilhomme, qu'elle ne connaissait pas encore.

En termes d'une exquise courtoisie, il s'excusa d'abord de devancer de plusieurs heures l'instant où il était attendu. Mais avant une entrevue tout au moins délicate, il désirait avoir quelques renseignements plus précis sur la jeune personne dont on lui parlait comme d'un parti convenable pour son fils Eugène, et dont on n'avait même pu lui dire le nom.

Ismène nomma Marcelle Durantais.

— Marcelle Durantais ! répéta M. de Beauval fort surpris, la fille de M. Emilien Durantais et d'une simple paysanne appelée Jeanne-Marcelle Faron ?

— Oui, monsieur, répondit la comtesse extrêmement surprise à son tour.

— Ignorez-vous donc, madame, que cette jeune personne a été élevée avec mes deux filles au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs et qu'elle venait sans cesse au château de Beauval ? Sous le rapport de l'éducation, de la grâce, de l'esprit et des principes, Marcelle serait en effet très convenable ; malgré sa naissance un peu vulgaire, je serais heureux d'avoir une belle-fille de son mérite. Mme de Beauval et moi, nous avons apprécié depuis longtemps les heureuses qualités de Mlle Durantais, mais d'abord je suis fondé à dire qu'elle a une inclination de nature à contrarier tous vos projets, Mme la comtesse...

— Je me plais à croire que non, murmura Ismène déconcertée.

— Et d'ailleurs, ajouta M. de Beauval, sous le rapport de la fortune, vous devez être vous-même dans l'erreur, car je suis certain que son père, après avoir joui d'une certaine aisance, est entièrement ruiné.

— Monsieur, dit vivement Ismène, cette circonstance, très vraie, j'en conviens, n'empêchera pas Marcelle d'être richement dotée.

— Par qui donc, madame la comtesse ?

— Par M. le comte de Lersant et par moi.

M. de Beauval s'inclina profondément.

— Madame, reprit-il ensuite, puis-je sans indiscretion vous demander à quoi tient votre intérêt si puissant pour une jeune fille qui, en quinze années, n'a jamais prononcé votre nom devant nous ?.....

Après un quart d'heure d'entretien fort animé, la comtesse de Lersant donna l'ordre d'atteler sa voiture et dit à M. de Beauval avec l'accent de la plus vive reconnaissance :

— Vous serez le sauveur de cette enfant et de ma fille Clarisse. Quoi ! Pierre-Paul Roverin est vivant, et c'est lui qu'aime Marcelle ! Quoi ! ce jeune paysan est aussi instruit, aussi distingué que vous me le dites ! Il faut les servir et démasquer enfin la longue intrigue qui, à tant de reprises, a réduit ma chère Clarisse au désespoir.

— Vingt fois, madame la comtesse, j'ai écrit à Paris pour y faire rechercher les traces de Mlle Clarisse Roverin, recueillie, me disait-on, par une vieille marquise....

— Cette vieille marquise avait dix-huit à dix-neuf ans alors, interrompit Ismène en souriant. J'étais marquise de Ponthervé, monsieur, avant d'avoir épousé en secondes noces le comte de Lersant, mon cousin.

— Eugène, son frère Louis et leurs deux sœurs, Suzanne surtout, qui doit la vie à Pierre-Paul, vont être ravis de nos précieuses découvertes, et Mme de Beauval plus encore que nos enfants.

— Il faut dès aujourd'hui écrire en Bretagne dit la comtesse.

— Rendons à Pierre-Paul sa fiancée ! ajouta M. de Beauval.

— Rendons un frère à sa sœur, une sœur à son frère !

— Ah ! nous allons faire bien des heureux !

Sur ces mots, l'équipage armorié de la comtesse partit pour la rue de Richelieu, où il devait arriver avant le modeste fiacre qui portait Pierre-Paul, Clarisse, ses enfants et le chien Plantiau.

Marcelle, en costume de voyage, ouvrit la porte du salon au moment où le baron de Minalès, affectant le ton badin, achevait l'éloge de son neveu imaginaire et concluait gaiment par ces mots :

— Vous aurez là, mon bon ami, le modèle des gendres passés, présents et à venir. En route donc pour Florence ! Et *Viva l'Italia bella, e sempre, sempre viva !*

— A Florence ! en Italie ! pour me marier au neveu de cet homme ! pensa Marcelle avec effroi. Et, au lieu d'entrer, elle se retira sans fermer la porte.

Le baron ne l'avait pas aperçue. Fort inquiet, quoique jusqu'à présent il eût été merveilleusement secondé par les circonstances, il craignait un revers, et, pour se donner bonne contenance, il dépassait le but en plaisantant, en fredonnant.

Emilien écoutait à peine ; il tenait à la main le billet qu'il venait d'écrire à Clarisse ; triste, pensif, mécontent de lui et des autres, il retombait dans ses irrésolutions.

— Eh bien ! mon ami, à quoi diable réfléchissez-vous ? Dépêchons !....

Il faut se hâter, le temps presse !
Il faut se hâter de... partir !...

— Je ne vois pas bien pourquoi, répondit avec lenteur Emilien que choquait le ton léger du baron. Vous riez, vous chantez, vous ! moi, je me demande ce qui peut m'empêcher de faire mes adieux à ma femme et à mes enfants ! Clarisse va rentrer, attendons-la !

Marcelle, en ce moment, plaça son dernier espoir en Clarisse.

Minalès, habitué à l'emporter sur Emilien, répliqua par des railleries amicales dont l'effet devait lui paraître infaillible ; mais depuis quelques jours le père de Marcelle était dans un état d'irritation extraordinaire.

— Sottises tant qu'il vous plaira ! mon cher, reprit-il ; mais tenez, à vous parler avec franchise, je suis las de tous les mystères gros ou petits dans lesquels vous me faites vivre depuis mon second mariage.

Le baron de Minalès sentit un frisson parcourir tous ses membres :